

Le cirque de père...

Je revois, et je revis encore ces expéditions que représentaient pour moi ces va-et-vient incessants entre la maison et les lieux où nous nous produisions. Partir sans cesse vers d'autres lieux, quitter la grisaille de notre maison, regarder père se produire et lire dans les yeux des enfants la peur, l'incrédulité et l'admiration, tout cela me comblait. Nous restions au village toute la mauvaise saison et cette interruption me semblait interminable. Père mettait ce temps à profit pour réparer au mieux notre maigre équipement et travailler comme saisonnier, lorsque c'était possible, le plus souvent comme bûcheron, le secteur étant très boisé.

Dans le camion nous avions entassé bancs, chaises, petit matériel et un peu d'herbe sèche pour notre chèvre savante. Bien que plus toute jeune, elle avait fière allure dans sa robe brune tachetée de quelques points blancs, portant fièrement deux petites cornes parallèles et recourbées dans le dos. Son élégance venait surtout de sa barbichette blanchissante et de ses jolis petits sabots luisants. J'avais, avec mon frère Gilles, mission de veiller sur elle et ce n'était pas de tout repos ; ses escapades furent nombreuses ! Je la caressais longuement mais son poil était désagréablement râpeux et elle s'esquivait souvent, comme pour dire que je l'agaçais. À la réflexion, je me demande si elle avait quelque « affection » pour moi ! Veiller à la propreté de ses minuscules sabots noirs, l'amener régulièrement, et toujours au bout de sa corde, manger l'herbe d'un pré voisin faisait aussi partie de ma charge.

Avant de partir en tournée, je rajoutais dans son sac de foin quelques poignées d'herbe fraîche sans constater de sa part un quelconque sentiment de gratitude !

À l'aube, nous prenions la route. Père faisait tourner un peu le moteur fatigué de notre vieux camion. Quelques crachotements

bruyants, une épaisse fumée, si lourde qu'elle semblait tomber au sol, et puis, petit à petit, un rythme plus régulier et une bonne volonté évidente de la machine. Pendant que l'engin prenait des forces, nous finissions de charger le matériel, partie camion, partie roulotte. Mère avait en charge les provisions pour notre séjour tandis qu'à grand-peine, je tirais la chèvre vers son modeste logement. Nous avons aménagé pour elle, à côté de nos couchés, un petit espace séparé par une claie en osier tenue verticalement par deux pieds d'un bois plus lourd. Son odeur forte emplissait l'espace mais sa présence là, tout près de moi, me rassurait. Pas d'excès de vitesse sur des routes étroites, pas un mot entre nous, seulement la fraîcheur du matin et le sommeil interrompu trop tôt qui m'envahissait. Deux ou trois courtes siestes plus tard, nous étions à pied d'œuvre.

À peine descendu du véhicule, sans mot dire, père partait en mairie. Quelquefois, je l'accompagnais, discrètement. Il fallait obtenir l'autorisation de nous produire et connaître le lieu sur lequel nous pourrions nous installer. Le plus souvent, les choses n'allaient pas de soi ; un maire a, il est vrai, d'autres sujets à traiter que ceux des gens du voyage. Souvent, père revenait très en colère et brutalisait un peu tout le monde avant de diriger son cirque sur le lieu d'installation.

Les déchargements opérés, nous partions pour l'affichage. Publicité fort modeste, rassurez-vous, seulement quelques cartons portant, écrits à la main, le lieu et l'heure de la représentation. Ceux-ci étaient fixés, pour la plupart, sur des poteaux téléphoniques ou électriques. L'affichage le plus payant était celui de l'école d'où viendrait le plus gros de nos troupes. Autre démarche difficile en direction du responsable de l'école locale... ce n'était jamais avec enthousiasme que celui-ci acceptait de voir ainsi distraits de leur travail des élèves déjà dissipés naturellement. Mais cela se faisait. Rarement cependant, il acceptait que nous installions nous-mêmes le panneau et nous ne savions pas si le nécessaire serait fait ou non.

Je redoutais aussi, plus personnellement, cette démarche. En effet, lorsque nous restions plusieurs jours pour rayonner dans la

zone, père demandait à ce que je suive les cours durant le temps de notre séjour. Je vous en parlerais plus loin. Pour le moment le cirque prenait tous ses droits et j'en étais ravi car, moi aussi, j'y tenais mon bout de rôle. Nos petites représentations n'avaient rien d'extraordinaire mais j'aimais cette ambiance, cette agitation et cet étonnement que je lisais dans les yeux de notre jeune public. Le scénario en était immuable. Quelques bancs étaient installés en cercle autour de la roulotte surmontée de notre modeste chapiteau, un ou deux tabourets posés au sol près de la table où père agençait son attirail de « cracheur de feu », la chèvre fixée à un piquet, en retrait de la scène, devant un peu de foin censé calmer ses impatiences. Ma mère assurait la billetterie, assise sur une chaise un peu haute, près d'une affiche indiquant l'unique prix d'entrée, une boîte à sucre métallique et joliment décorée sur les genoux. Elle n'était pas à l'aise, je le sentais, dans cet exercice de quasi-mendicité. Père, lui, préparait soigneusement et seul, presque secrètement, sa prestation.

Dans ces petits villages, l'école n'était jamais très loin de notre implantation et le son de la cloche, libérant ce petit monde, nous parvenait sans difficulté. C'était pour nous le signal du départ. Peu après, en effet, les bruits de pas des premiers enfants, timides et curieux... Mère les invitait à entrer et à s'installer après avoir reçu la piécette extraite, du fond de leurs poches. D'autres étaient accompagnés par une maman ou une grand-mère et tout le monde prenait place. Dès qu'il y avait une quinzaine de personnes – c'était le minimum syndical fixé ! – père commençait à parler. Émergeant de derrière la roulotte, une superbe tignasse noire apparaissait alors sur un visage bruni et encore jeune. Seulement vêtu d'un pantalon et d'une chemise retroussée jusqu'aux coudes et largement ouverte sur sa poitrine velue, il était là, imposant et sûr de lui. Avec ses déplacements lents, il respirait la robustesse et la souplesse des gens du cirque. Le plus souvent, il opérait pieds nus et les températures, souvent fraîches à la mi-saison chez nous, ne semblaient pas l'affecter. De sa voix forte, il criait à destination des hésitants qui attendaient encore un peu pour voir : « approchez, approchez les

enfants, venez voir l'homme qui crache le feu... et la chèvre savante. » On se taisait sur les bancs, déjà impressionnés sans doute par l'homme et on attendait. Pour faire patienter, il se lançait à raconter quelques histoires, prétendues drôles, mais souvent inadaptées et incompréhensibles pour ce jeune auditoire et qui toujours commençaient par : « Vous la connaissez celle du gars... » Il tentait aussi quelques pitreries, mais sans davantage de succès. On était venu voir le cracheur de feu, un point c'est tout !

J'entrais alors en scène pour présenter notre « ménagerie », en tout et pour tout une chèvre, un porc-épic qui la suivait, bêtement, et un furet que je portais au bras et dont j'avais grand peur qu'il me morde. Je ne sus jamais du reste par quel hasard ils avaient, l'un et l'autre abouti chez nous ni ce qu'ils apportaient de plus à notre spectacle puisqu'ils n'y faisaient que de la figuration. Deux tours de piste et je ramenais les « vedettes » à l'arrière. Le spectacle, le vrai, allait pouvoir commencer. Père disposait sur la table une carafe d'eau, une fiole au col très large contenant du kerdane, sorte de pétrole traité pour qu'il soit moins agressif, un chiffon et la torche. C'était un tube en métal entouré, dans sa partie inférieure, d'un enroulement en tissu destiné à limiter la chaleur pendant son utilisation. À l'autre extrémité, un petit tourillon de bois, chargé lui aussi d'isoler le tube de la partie incandescente, et une épaisseur de filasse grise sur une bonne vingtaine de centimètres. Cette partie terminale qui allait rester au contact des flammes de longues minutes, devait être reconstituée après chaque prestation.

Il avait appris cette technique de confection et cet art de jouer avec le feu d'un vieux saltimbanque que de graves brûlures et des ennuis de santé avaient écarté de la pratique. Père était donc là, face à son public, allant, venant, gesticulant, occupant tout l'espace, vi-revoltant à en donner le tournis et racontant encore la dernière histoire de Toto. Lui qui, à la maison, parlait peu et souvent rudement, était dès lors transformé. Ses yeux brillaient d'un éclat particulier, comme si le revêtement de grisaille qui les recouvrait d'habitude avait disparu. Sa voix était assurée, ses gestes précis, et il savait que, pour un temps, c'était lui qu'on regardait, c'était lui

qu'on admirait. J'aimais en ces moments sa façon d'être et j'étais fier d'être son fils mais pour un temps seulement ; je savais que tout à l'heure ou demain, il serait à nouveau brutal et distant avec ma mère, mes frères et moi.

Mais, pour l'instant, il était l'artiste admiré, prenant de sa main droite la torche, la trempant délicatement dans le récipient de kerdane, l'essorant un peu avant de craquer une allumette pour amorcer le feu. D'abord un peu grise, la flamme devenait rapidement éclatante, mélangeant tour à tour du bleu, du rose et du rouge. La torche à bout de bras, s'approchant de son public, il la présentait dans un mouvement circulaire avant de la poser en bout de table. Saisissant alors la coupe, il en aspirait un peu de produit inflammable. Avec une grande minutie, il essayait ses lèvres. Le silence était total dans la petite assemblée. Il prenait ensuite, avec lenteur et d'un geste mesuré, la torche enflammée. Le bras tendu, il faisait face à son public et pivotait deux ou trois fois, le torse bombé sous sa chemise largement ouverte. Un court instant, il restait immobile pour que chacun puisse le voir ainsi, dressé telle une statue antique. Belle image, à jamais gravée en moi, de cette tête au menton volontaire surmontée d'une épaisse tignasse d'où dépassait un bras vigoureux prolongé par la torche dont la flamme, après des débuts un peu fougueux, s'était apaisée. Lentement, la tête rejetée en arrière, il rapprochait la torche de son visage, un peu comme s'il voulait l'avalier. Soudain, alors qu'elle n'était plus qu'à quelques centimètres de son menton, il expulsait avec grande vigueur le produit inflammable, en reculant un peu son visage. Une gerbe de feu de plusieurs dizaines de centimètres semblait jaillir de sa bouche et montait alors vers le ciel.

Un quart de seconde d'une grande beauté que cette langue incandescente jaillissant soudain de l'homme et s'évanouissant dans l'air sous le regard médusé des enfants. Quelques hésitations et, reprenant leur respiration, ils applaudissaient à tout rompre, sautaient et criaient, libérant leur énergie, un moment inhibée. Père, visiblement satisfait, s'inclinait deux ou trois fois pour remercier. Le calme revenu, il rinçait sa bouche à l'eau et avec grand soin ; de

tels produits sont dangereux, non seulement pour les risques de brûlures qu'ils peuvent occasionner mais aussi parce qu'ils altèrent les muqueuses de la gorge et des poumons. Sans transition, il tournait le dos à son public et débarrassait la table de ses « complices » d'un soir.

La suite était moins exaltante. Sur un geste de père, j'introduisais solennellement notre « princesse ». Applaudie, sans avoir fait étalage de ses talents, elle avait fière allure et je me sentais du coup valorisé, puisque responsable de sa présentation et de son look ! Avec soin j'avais lissé son poil, « ciré » ses bottines noires, lustré ses cornes et mis en valeur sa barbichette. C'était désormais à elle d'assurer sa part du spectacle. Père la faisait alors monter sur des tabourets, se présenter au public comme une star, tenter une position d'équilibre levée sur ses pattes arrière et esquisser un pas de danse. Une fois sur deux, c'était l'échec, mais on ne savait pas si c'était une astuce du dresseur pour mieux faire apprécier les réussites à venir ou le refus tout simple de la vedette. J'avais mon idée là-dessus et, la connaissant mieux que personne, je savais qu'elle affirmait ainsi que tout cela l'agaçait et qu'elle voulait seulement le bout de pain que père finissait par lui accorder, la prestation terminée. Je la reprenais en main tandis qu'elle savourait sa récompense avec gourmandise. Lorsqu'il sentait son public sous le charme ou qu'il en avait décidé ainsi, père refaisait, une fois encore, une « flambée » et rappelait la chèvre complètement décontenancée et démotivée – elle avait reçu son « salaire » – et ne comprenait pas qu'on vienne à nouveau l'importuner. Finalement père remerciait, annonçant la fin du spectacle.

Encore quelques applaudissements, des bruits de bancs tombant au sol, des langues qui se déliaient, trop longtemps privées d'expression. Il nous restait à ranger ce que nous avions débâllé quelques heures auparavant. Moment difficile pour moi, le rêve prenait fin, le triste quotidien reprenait ses droits. Le plus souvent, nous rentrions à la maison dans le silence le plus complet, seule la chèvre émettait quelques bruits, frottant ses cornes contre la cloison qui la séparait de nous, peut-être surprise par ce mutisme.

L'école, un temps difficile...

La rude épreuve de l'école me fut imposée dès que j'eus l'âge requis. D'entrée, l'affaire me déplut : ces longs temps à écouter, ces observances d'une discipline que personne ne semblait contester, ces regards insistants des autres sur le nouvel arrivé, la peur de montrer une main presque sans doigts, tout cela marqua pour toujours mon jeune esprit.

Le renfort de mon frère Gilles, l'année suivante, n'arrangea en rien les choses ; j'avais au contraire une occasion supplémentaire d'échapper un peu plus à l'emprise de l'instituteur et cela ne facilita pas ma relation avec lui. Notre école était située à Chessy-les-Prés, à quelques kilomètres du village de Survannes. Le trajet, que Gilles et moi faisons à pied, était le seul moment qui me convenait. Libres comme le vent, nous courions le long de cette toute petite route, ouverte sur de grands prés à vaches et franchissant, d'un petit pont, la minuscule rivière, Le Bernon. Estimant trop souvent que nous avions un peu de temps, nous en longions les rives, cherchant à repérer d'hypothétiques poissons. De ce fait, nos arrivées à l'école se faisaient en limite d'horaire et, immanquablement, nous avions droit aux remontrances de l'instituteur. Contraint et forcé, je m'initiais donc à la lecture, à l'écriture et au calcul. Notre instituteur faisait des efforts louables pour capter mon attention mais j'avais du mal à me concentrer un peu longuement, ma pensée dérivant rapidement sur d'autres centres d'intérêt. Je me mettais à rêver au lendemain, au cirque que je pourrais créer – un vrai cirque à moi – et à ce métier de cracheur de feu qui me fascinait...

Peu à peu, avec d'autres résidents du village, nous prîmes l'habitude de traîner et, de retard en retard, de faire l'école buissonnière. La campagne était belle, parfaitement libre, elle, et je mis à l'aimer. Presque silencieuse le matin et figée par les froideurs

nocturnes, elle reprenait vie sur le chemin du retour. Étonnant et grandiose spectacle de ces oiseaux colorés et piaillards, de ces souris trotinant autour des caniveaux, de ces gros scarabées à la carapace noire s'irisant au soleil et s'affairant près des bouses de vache devant mes yeux étonnés et curieux. Difficiles donc, furent ces apprentissages et c'est pour moi un regret aujourd'hui de n'avoir pas su ou pas pu faire davantage d'efforts. Lorsque nous étions scolarisés ici ou là, au gré de nos déplacements, immanquablement, la même redoutable épreuve de la rentrée se renouvelait. Mêmes regards inquisiteurs, mêmes questions sur le pourquoi et le comment de notre présence en cette école. Très vite, nous devenions gitans, voleurs de poules, maraudeurs vivant de nos rapines. Les plus grands nous boucliaient devant les autres qui, lâchement, riaient, criaient, assurés que nous étions tels que la rumeur nous présentait.

Rapidement, l'idée de nous défendre s'imposa à nous. Sans être de solides gaillards, nous étions alertes, secs et durs au mal. Dès lors, nous fûmes à l'origine de bagarres, presque dans toutes les écoles où nous étions affectés. Certains enseignants nous prirent alors en « grippe » et les punitions succédaient aux punitions. Le plus souvent cependant, c'est avec mesure que l'instituteur nous sanctionnait, rappelant aussi à l'occasion, les règles d'une possible et souhaitable cohabitation. Notre manque d'intérêt pour la chose scolaire, ces bagarres fréquentes qu'on nous imposait, mon handicap même et notre difficulté à nous exprimer, tout cela nous marginalisait, nous accablait presque. Je me souviens, aujourd'hui encore, de chacune de ces réprimandes, de ces mises à l'index, de ces séjours en fond de classe et autres brimades. Un de ces tristes moments passés ainsi me revient à l'esprit. J'avais été violent et au retour de récréation, interrogé sur je ne sais quel sujet, j'étais mon ignorance.

Exaspérée, la maîtresse me coiffa d'un bonnet d'âne et me plaça dans un coin de la classe, à genoux sur une règle métallique. Ainsi humilié devant tous, je me mis à pleurer en silence. Les genoux endoloris, la tête brûlante et étouffant presque sous ce bonnet

poussiéreux et sentant fort la craie, j'attendais l'heure de la sortie et du même coup celle de la fin de ma punition. Hélas, je fus oublié dans mon coin et ce n'est que quelques minutes après que l'institutrice vint me libérer, s'étonnant même que je sois encore là.

J'avais neuf ans et l'école m'inspira dès lors un profond dégoût. Cependant, Gilles et moi faisons de louables efforts pour participer aux jeux et pour nous faire des copains, mais nous manquions de durée dans le temps : trois jours ici, quatre jours ailleurs, c'est trop court pour nouer ces relations que nous souhaitions pourtant ardemment. Heureusement, le cirque nous accaparait à nouveau et nos différents scolaires quittaient alors nos pensées.

À la maison, la situation se dégrade...

À la maison, la vie devenait difficile. Les recettes de nos tournées couvraient tout juste nos frais de transport et les allocations familiales seules ne suffisaient plus à nous faire vivre. En période hivernale cependant, les choses allaient un peu mieux, père travaillant souvent ici ou là. Malheureusement, il s'était mis à boire et lorsqu'il rentrait le soir, éméché et le plus souvent soûl, il bousculait mère, nous brutalisait sans raison, prétextant que la soupe était trop chaude, que nous avions sali nos pantalons ou que sa chaise avait été déplacée...

À la nervosité et à l'impatience qui le caractérisaient d'habitude s'ajoutaient alors la violence et la méchanceté. Mère supportait tout cela sans mot dire, avec courage et dignité. Peu à peu le scénario d'une violence quotidienne s'installa. Arrivée tonitruante, sac jeté au sol sitôt le seuil franchi, chaises renversées, propos désobligeants adressés à mère, bousculades parfois. Réfugiés derrière mère, nous restions muets, aussi longtemps que duraient ses crises, attendant que, finalement et comme exténué, il pousse l'assiette de soupe servie par mère et s'endorme à même la table. Il avait aussi la passion des armes. Lorsqu'il ne travaillait pas, il lançait son couteau à cran d'arrêt contre un vieux meuble du fond de la salle à manger, des heures entières. Gilles et moi tremblions de peur à chacune de ses répétitions, ponctuées de cris et de jurons lorsqu'il estimait avoir raté la cible. « Je m'entraîne... » disait-il à mère comme pour se justifier. Plus tard en effet, ayant acquis dans ce domaine beaucoup de dextérité, il intégra ces lancers de couteau dans son spectacle.

Un jour, il revint avec un vieux fusil de chasse et un nécessaire à fabriquer les cartouches : plombs de différents calibres, poudre,

petit étau et une tige métallique terminée par une rondelle qui servait à bourrer les contenants. Des jours et des jours, il démontra, astiqua, lustra son « jouet » comme on le ferait d'un objet précieux. Lorsque, montrant tout l'intérêt que je portais à sa nouvelle activité, je m'approchais de son établi, j'en étais éloigné sans ménagement. « C'est dangereux, grognait-il alors ». C'est du reste ce que lui disait avec insistance mère qui voyait d'un mauvais œil cette nouvelle et folle passion pour les armes. Mais il n'en faisait qu'à sa tête et passa ainsi de longs mois à sacrifier à cette lubie. Il chassait, prétendait-il aussi, et il partait souvent, droit et fier comme au cirque, le fusil en bandoulière, en compagnie de notre proche voisin avec lequel il partageait également un fort penchant pour la boisson. Hélas nous ne vîmes jamais un gibier à la maison... nous revenait seulement l'homme ivre, manipulant dangereusement son arme dans tous les sens en tenant des propos à peine compréhensibles.

Un de ces tristes soirs, alors qu'il essayait de se débarrasser de son arme, un coup partit accidentellement, terrible et assourdissant. Gilles était alors au fond de la pièce commune, près de la cloison dans laquelle vinrent se loger les plombs de la cartouche. Hurlant de peur, il se réfugia vers mère qui s'avançant menaçante vers père, le traita de tous les noms. Surpris et confus, il balbutia des excuses et déposa son arme. Ainsi passaient nos jours auprès d'une mère protectrice mais impuissante, bafouée, frappée et d'un père que l'alcool rendait, lentement mais sûrement, fou.

La mort du cirque...

Lassé de ces situations qui perduraient, je pris un jour, je venais d'avoir treize ans, le parti de traîner plus longuement dans la rue du petit village, jouant avec les voisins, organisant avec eux des expéditions dans la campagne. Découverte des villages voisins : Davrey, Ervy-le-Châtel, Vanlay, des hameaux, des lieux dits aux noms bizarres : La Vacherie, Boudin, Loge-Borgne... Exploration en règle des cabanes perdues dans les prés, des grottes enfouies dans les points hauts, en bordure de la forêt, à la recherche de je ne sais quel trésor.

À l'occasion, nous chapardions poules, légumes et fruits. Sans raison aussi, nous brisions clôtures, pots de fleurs, portes de hangars, emportant, un outil pour le laisser plus loin, arrachant au hasard récoltes et légumes. Les chiens, vigiles fidèles, nous éloignaient souvent des maisons, par de furieux aboiements. Plusieurs fois, les gendarmes furent alertés et les parents prévenus de nos agissements. Ces désagréables visites n'étaient pas de nature à améliorer ma relation, déjà difficile, avec père que j'évitais de plus en plus souvent.

Nos sorties avec le cirque avaient toujours cours, mais ces vécus difficiles à la maison gâchaient désormais largement mon plaisir. Un jour, dans un village voisin, alors que nous venions de fixer le chapiteau à la roulotte, un grand vent d'ouest se leva. C'était le vent de la pluie et il avait chez nous beaucoup de vigueur, ne rencontrant que peu d'obstacles sérieux à franchir. Notre assemblage sommaire chapiteau-roulotte ne tenait que par quelques cordages serrés autour des points de contact de l'ensemble. L'emplacement choisi cette fois-là, un peu surélevé, présentait au vent une prise qu'il allait patiemment utiliser. Par coups répétés, il attaqua notre frêle dispositif. Réfugiés dans le camion, nous attendions que le

vent et la pluie cessent. Au contraire, les éléments se déchaînèrent et père, avec obstination, mais impuissant, tenta d'étayer avec de ridicules planches les montants de la roulotte et les poutrelles supportant le chapiteau.

Avec régularité, le vent reprit ses attaques, tirant de longs gémissements et de brefs craquements des boiseries de la partie supérieure qui assuraient la liaison entre la roulotte et le chapiteau. Enfin, longtemps après, alors que le ciel s'obscurcissait encore, un coup, plus violent que les autres, fit céder un des montants et les haubans de fortune placés à la hâte. L'ultime coup de boutoir fut fatal, vrillant dans un craquement sinistre l'ensemble et éventrant la roulotte. Le chapiteau s'écroula aux pieds de père, trempé jusqu'aux os et vaincu par les éléments. Attristant spectacle de ce colosse terrassé par les éléments, voûté, les bras pendant jusqu'au sol et comme pleurant de toutes les larmes que la pluie jetait sur son visage. Le cirque avait vécu, le cirque était mort... nous étions au début de l'automne 1966.

Père en fut très affecté et durant quelques jours, ne cessa de gémir. Ses efforts pour le réparer furent vains et il admit, la mort dans l'âme, que c'en était vraiment fini. Son humeur, déjà sombre, en prit un coup et il se mit à boire de plus belle. Notre maison n'était plus qu'un enfer dans lequel nous essayions de survivre Gilles et moi, plus étroitement liés encore, sous la protection d'une mère, à la fois héroïque et soumise. Avec les seules allocations comme ressources, notre situation empira et la vraie pauvreté devint notre quotidien. Après quelques mois de grande tension et de grande souffrance, père trouva cependant un travail chez un transporteur de bois. Nous soufflions un peu, mais ses retours le soir étaient toujours heurtés ; il se plaignait de tout et de rien, désagréable et agressif comme avant. Peu à peu il se mit à rentrer tard et toujours dans un état lamentable, traînant au bistrot et dilapidant ainsi son maigre salaire. La maison pâissait aussi de ne pas être entretenue et bientôt, les toilettes furent inutilisables. Aidés par nos voisins immédiats, nous creusâmes alors, derrière la maison, une petite tranchée qui allait nous servir de latrines. Le froid en rajouta

encore, nous privant d'eau quelques jours. La cuisinière fut même sortie à l'extérieur, la cheminée, probablement encrassée, n'évacuant plus suffisamment la fumée. Mère, désespérée, ne savait plus que faire. Chaque jour, avec un grand courage et presque avec résignation, elle supportait brimades, bousculades, reproches et coups, et sa souffrance était la nôtre. Pour la reconforter un peu, je lui disais : « quand je serai grand, j'irai travailler et je te donnerai mes sous ». Cela l'amusait.

Je ne sais trop pourquoi j'étais aussi devenu la tête de turc de père. Il me frappait, m'insultait sans raison, exigeant de moi ceci et cela en des propos parfaitement incompréhensibles. Dès lors, avec Gilles, nous restions dehors, ne rentrant à la maison que pour dormir. La cabane de la chèvre, derrière et un peu en retrait de l'habitation, devint notre refuge lorsque nous n'étions pas en cavale avec nos camarades. Intrigués enfin de nous voir ainsi contraints à rester le plus souvent dehors, peu vêtus et nos visages tirés, les voisins s'inquiétèrent de notre situation.

Pour eux, père était un homme original certes, taciturne, bizarre, un marginal aussi et qui buvait, mais de là à penser qu'il nous frappait et que la misère prenait chez nous la place de la pauvreté, il y avait un pas. Mère ne s'en était jamais ouverte aux autres femmes du village avec lesquelles elle entretenait des relations de bon voisinage, mais sans plus. Mère avait aussi sa fierté et il n'est pas simple de dire ces choses... elle en restait à des banalités sur le temps, sur la vie difficile, sur les enfants. Nos absences répétées à l'école, nos tenues en fin d'usage, nos mines tristes, les disputes fréquentes entendues au passage, leur ouvrirent enfin les yeux. Une assistante sociale nous rendit visite peu de temps après et parla longuement avec mère qui, en larmes, dévoila la situation. Après une visite des gendarmes, père fut convoqué à Troyes auprès de je ne sais quelle instance. L'assistante sociale revint quelques semaines après et annonça que la DASS s'était saisie de notre dossier et que Gilles et moi devions aller dans une maison pour enfants, à Troyes. Le choc fut brutal. Mère pleurait à chaudes larmes et père, pour une fois,

n'en menait pas large. Il fallut cependant, les uns et les autres, nous résigner au départ.

L'orphelinat...

Ce fut pour nous une rude épreuve et à laquelle mon frère et moi ne comprîmes rien. Certes notre sort n'était pas des plus enviables à la maison mais nous l'estimions supportable. Mère nous prépara quelques vêtements, nous mit propres et nous entoura avec affection nous disant que c'était pour un temps... et qu'elle viendrait nous voir... et qu'il ne fallait pas pleurer.

Un triste matin du mois d'avril 1967, on vint nous chercher en voiture et, après nous avoir serrés fort contre elle, mère nous confia à l'assistante sociale qui fit preuve d'une grande gentillesse avec nous. Avec délicatesse, elle nous informa que nous allions dans un pensionnat et que nous y serions bien. Elle ajouta, pour nous rassurer sans doute, que c'était provisoire et que nous reviendrions bientôt à la maison.

À l'arrivée dans la banlieue de Troyes, un immense portail s'ouvrit sur une bâtisse, tout en longueur et haute de trois étages, et une grande cour dans laquelle végétaient quelques arbres, malmenés à l'évidence par les jeunes occupants des lieux. Au bout de cet espace, côté campagne, un potager et tout autour de l'ensemble un mur haut de près de deux mètres. Je serrai la main de Gilles que mère m'avait recommandé en nous quittant. C'est là que nous allions vivre près d'un an, coupés de notre famille, étrangers dans ce milieu tout de suite considéré par nous comme hostile, malgré les efforts que nos « geôliers » déployaient pour faciliter notre adaptation.

Une quinzaine de « résidents forcés » comme nous – certains orphelins ou enfants abandonnés et placés là par les services sociaux –, à peu près de nos âges et qui semblaient familiarisés avec cet environnement, étaient là, à notre arrivée, comme une sorte de comité d'accueil. Pour nous accompagner et nous installer, deux

dames d'une grande gentillesse. À côté de ses « mères » locales et attentionnées, dirigeant le centre, un directeur, un peu âgé, à la mine sévère, aidé de quelques encadrants masculins, de deux cuisiniers et d'un jardinier polyvalent. L'aversion pour ce lieu allait grandir ; tout nous semblait ici tellement impersonnel et froid. Les journées d'une grande monotonie nous traînaient du réfectoire à la cour et de la cour au dortoir, grand, sombre et froid. Mère nous rendit cependant visite deux ou trois fois, mais brièvement ; elle souffrait visiblement autant que nous et nos retrouvailles finissaient toujours dans les larmes. Dans la journée, l'école faisait partie de notre emploi du temps et nous sortions, en rang par deux, retrouver notre classe à proximité du pensionnat. Souffrances là encore car nos savoirs ne correspondaient pas à nos âges et nous étions souvent repris par l'enseignant et montrés du doigt par les autres, à propos de notions censées être connues de tous.

De retour au pensionnat, nombreux temps libres dans la grande cour, à courir, à jouer, à tenter des relations difficiles avec d'autres enfants, perturbés comme nous et dont certains – les plus grands souvent – faisaient la loi, sanctionnant du poing ceux qui refusaient de se soumettre. Je compris d'entrée qu'il valait mieux ne rien faire qui leur déplaise. Craintifs et consentants Gilles et moi suivions, les directives de ces petits « caïds » imposant à chacun leurs règles portant sur les jeux, sur la partition de la nourriture, sur des notions de préséance pour parler, pour se laver et pour beaucoup de petits riens qui régissaient nos vies. Subtile organisation car les choses semblaient, vues de l'extérieur, les plus naturelles possibles.

Ainsi contraints et éloignés de notre famille, le mutisme et la complicité devinrent notre arme et notre façon d'être, renforçant encore un peu plus nos liens fraternels. Ce lieu me devenait chaque jour plus insupportable que la veille et je sentais monter en moi comme une sourde rancœur. Pourquoi nous avoir ainsi séparés de la famille ? Pourquoi mère ne venait-elle nous voir plus souvent ? Pourquoi le sort semblait s'acharner sur nous ? Pourquoi ? Pourquoi ? ... autant de questions sans réponse dans ce lieu qui devenait pour nous, chaque jour davantage, une véritable prison.

La fugue...

Après de longs mois de souffrance et de tristesse, l'idée me vint que nous pouvions, que nous devions quitter ces lieux. J'avais remarqué, lors de nos séjours dans la cour, un endroit qui pouvait être propice à une escapade. Un grand arbre près du potager – le seul qui avait ici un peu d'allure – touchait presque le mur d'enceinte de l'orphelinat. Son accès me parut simple et une grosse branche près du mur et à sa hauteur me sembla suffisamment robuste pour nous servir de passerelle. Un carton un peu épais protégerait nos genoux des tessons de bouteille scellés là, sur l'arondi de l'enceinte, afin de dissuader les fugeurs. Longuement je calculais tous les détails de cette tentative, évaluant les risques, envisageant les différentes hypothèses et sans en parler à mon frère fragilisé et apeuré depuis notre arrivée ici.

Nous étions à la mi-mai et l'arbre, grâce auquel je projetais de faire la « belle » avait retrouvé ses feuilles et avançait désormais jusqu'au mur par une de ses branches. Le choix du moment de la journée s'avéra difficile. Finalement, je choisis le temps libre après le repas du soir ; le coucher était trop risqué, le surveillant de nos nuits se serait aperçu prématurément de nos absences. Il restait le problème des cartons protecteurs. J'en avais repéré de grands et solides derrière les cuisines... ils feraient sans doute l'affaire.

J'avais tout expliqué à Gilles inconscient des difficultés qui allaient être les nôtres. Il semblait ravi et pour un temps, il allait me considérer comme un véritable héros. D'un commun accord décidâmes du soir ainsi que de la façon dont nous quitterions les lieux.

Ce soir-là, c'était le 21 mai 1968 (juste un mois avant mon anniversaire), nous venions de sortir du réfectoire et la surveillance était plus relâchée. Courant l'un après l'autre, le plus naturellement du monde, nous accédâmes, à l'arbre du salut. Il était très en retrait

de l'aire de jeu et nous étions hors de la vue du groupe qui continuait à s'exprimer bruyamment. Laissant Gilles caché derrière le tronc, je filai le long du bâtiment et récupérai un solide carton. L'escalade de l'arbre et la progression sur la branche ne présentèrent pas de difficulté. Nous entendions les cris des autres pensionnaires qui continuaient leurs jeux et cela nous rassura. Le premier, avec souplesse – j'avais hérité aussi cela de père – le carton à bout de bras, j'atteignis le haut du mur et j'y pris position. Le carton se ficha dans les tessons en plusieurs endroits mais le poids de mon corps, quelques dizaines de kilos seulement, ne fit pas davantage de dégâts à cette protection. J'invitai Gilles à faire de même et je le tirai vers moi, trop fort sans doute, car il bascula avec un petit cri de l'autre côté du mur. Je retins mon souffle et fus tout de suite rassuré par les bruits des jeux qui continuaient. À mon tour, je sautai dans l'herbe fraîche qui poussait abondamment le long de la muraille en cette fin de printemps, longeâmes l'enceinte et prîmes un petit chemin qui s'enfonçait dans un bosquet, à quelques centaines de mètres du pensionnat. Parvenus vers les premiers arbres, nous risquâmes une courte pause.

Vu de là, le pensionnat nous parut tout à fait calme, en particulier le troisième étage où se situait le dortoir. Serrés l'un contre l'autre nous attendîmes la fin de ce temps qui précédait la montée vers ce lieu de repos et pour la première fois, la joie au cœur, nous assistâmes à la cérémonie du coucher. Nous apercevions presque distinctement le surveillant qui faisait les cent pas dans l'allée centrale, les lumières qui s'allumaient et s'éteignaient ici ou là, quelques ombres furtives qui disparurent bientôt. La lumière s'éteignit enfin et personne ne semblait avoir remarqué notre absence. Cette idée nous réconforta et nous continuâmes un peu et à vive allure dans cette petite forêt jusqu'à ce que la nuit tombe tout à fait. Elle devint noire rapidement et Gilles commença à gémir, essoufflé par l'effort que nous venions de produire. J'avisai un arbre au tronc épais dont une branche basse ressemblait à la courbe lascive d'un palmier. Assis à son pied, la terre me parut douce et chaude. Quelques bruits de branches mortes tombant au sol, de petits cris d'oiseaux, dérangés et contraints de quitter les lieux où ils avaient coutume de

dormir, un fond sonore ininterrompu venant d'au-delà de la forêt... la nuit s'installait.

Les silences de la nuit sont toujours habités de sons qu'il faut situer sans en être effrayé ; j'allais découvrir tout cela... plus tard... mes nuits allaient être souvent plongées dans cet environnement apparemment hostile. Les enfants de la campagne et plus encore les semi-vagabonds que nous étions n'ont pas peur de la nuit ni des bruits et des animaux de toutes sortes qui habitent ces lieux et qui s'y expriment selon leur nature. Pour le moment, la fatigue nous gagnait. Rapidement, collés l'un contre l'autre et mutuellement réchauffés, nous sombrions dans un profond sommeil.

Au petit jour, des chants d'oiseaux et un air plus que frais me réveillèrent. Gilles dormait encore si paisiblement que j'hésitais à interrompre son sommeil. Il ouvrit l'œil enfin et se sentit rassuré en me voyant. À l'un et à l'autre le souvenir de notre escapade de la veille revint soudain. « Nous allons marcher dans cette direction et nous trouverons bien une maison pour nous abriter. » lui glissai-je à l'oreille pour le rassurer et lui montrer que j'avais la situation en main.

Je pris soudain conscience de ma responsabilité d'aîné et cela stimula mes forces. Pas encore de regrets d'avoir quitté ce lieu de souffrance, pas de craintes non plus ; notre vie difficile avait durci nos corps et nos cœurs, et la perspective de retrouver mère et notre maison décuplait nos forces. Les brindilles de nos couches rapidement chassées de nos vêtements, nous reprîmes notre marche, droit devant. La forêt s'éclaircit bientôt et la campagne remplit soudain nos yeux d'une lumière verte. À quelques centaines de mètres, derrière une rangée d'arbres, coulait une rivière. Large de plusieurs mètres, elle constituait un obstacle infranchissable à pied et nous fûmes contraints de la longer un moment. « J'ai faim... », me dit Gilles, visiblement mécontent, mais je fis mine de ne rien entendre et il n'insista pas davantage. Longtemps après, entre deux arbres, une sorte de bateau, arrimé par une corde à l'un d'eux. « Peut-être la solution pour une traversée » pensai-je. L'embarcation me parut tout de même rudimentaire : quelques planches moussues, fixées

avec des cordages effilochés sur deux bidons qui avaient dû contenir du fuel et une sorte de pagaie en mauvais état.

Sans tarder et malgré la réticence de Gilles, nous embarquâmes sur notre frêle esquif ; l'objectif étant de traverser simplement la rivière pour continuer notre route à pied sec, de l'autre côté. J'avais pris la commande de notre radeau de fortune, à la fois apeuré et fier d'être ainsi, le temps d'une traversée, seul maître à bord. La suite des événements allait dégriser le jeune capitaine car notre bateau, une fois libéré de ses attaches, prit rapidement de la vitesse, entraîné par un courant dont j'avais sous-estimé la vigueur. Mes efforts à la rame pour infléchir la trajectoire furent vains. Rien de grave, pensais-je, le courant va sûrement mollir et l'embarcation sera bientôt jetée sur l'autre rive.

Les choses se passèrent bien comme je l'avais imaginé et nous approchions du bord opposé quand, soudain, les eaux devinrent plus fortes. Alors que nous dérivions un peu, apparut devant nous une petite chute dont le bouillonnement sourd parvenait à nos oreilles tandis qu'une écume jaillissait au-dessus de la ligne d'eau. Gilles avait compris le danger et criait son angoisse. J'étais aussi effrayé que lui mais je tentais malgré tout, à coups de rames vigoureux, de gagner le bord. Une branche proche, que je saisis comme par réflexe, nous sauva la mise. Un accostage brutal, quelques gifles dispensées par notre arbre sauveur et nous voilà enfin sur la terre ferme. Mouillés et grelottants, hésitants mais déterminés, nous reprîmes la marche droit devant. Des prés interminables, une herbe haute et gorgée d'eau, un soleil qui heureusement se levait entreprit de réchauffer nos corps. La faim tenaillait nos estomacs et devant nous, à perte de vue, s'étendaient des prés clôturés de fils de fer barbelés sous lesquels il nous fallait ramper. De proche en proche, aucun obstacle en vue, seulement un océan de verdure qui n'en finissait pas. Gilles traînait des pieds en gémissant et je regrettais bientôt de l'avoir entraîné dans cette aventure. Fort heureusement, alors même que le découragement me gagnait j'aperçus au loin une cabane à peine visible dans cette immensité et, plus loin encore,

quelques haies vives et un petit bois qui touchait le ciel de ce premier matin de notre folle escapade.

Je respirais. Nous avions désormais un toit en perspective ! Quelques longues minutes et nous voici enfin devant le refuge, fait de planches lessivées par la pluie et surmontées d'un semblant de toit. La porte était entrouverte. Avec grande prudence nous entrâmes. Un peu de paille, des bâtons – probablement destinés à faire aller les bêtes dans ces terres de pacage, des papiers souillés de restes de nourriture, quelques piquets et un restant de rouleau de fil de fer qui, mis à plat et recouvert d'un peu de paille nous servit de siège. Gilles était au bord des larmes et je n'étais guère plus brillant. Je me sentais responsable et ne savais trop comment le rassurer. Les choses ne se déroulaient pas tout à fait comme prévu ; pas de route en vue le long de laquelle nous aurions pu marcher en direction de Survannes. Nous connaissions tous les noms des villages de cette périphérie de Troyes et nous aurions tôt fait de nous repérer si le sort nous avait été plus favorable ; mais rien de tout cela. « On va se reposer un peu et puis on trouvera la route, elle est sûrement là tout près », lui dis-je sans grande conviction.

À la réflexion, seul le petit bois voisin pouvait masquer une voie vers ce lieu que nous voulions atteindre : notre maison. Nos chaussures et nos chaussettes séchaient un peu et la chaleur emmagasinée dans la cabane réchauffait nos corps. Le silence s'était installé et l'assoupissement nous gagnait. Soudain, il me sembla entendre des voix d'hommes. J'ouvris prudemment la porte et stupeur, le museau d'un beau berger allemand apparut dans l'encadrement. Il était superbe et inquiétant dans son immobilité, mais je crus voir dans ses yeux comme un attendrissement à nous voir ainsi, surpris et apeurés. Notre aventure s'arrêtait là. Deux gendarmes en uniforme nous invitèrent à sortir et à les suivre. Je pris la main de Gilles et la serrai très fort. Curieusement, notre passage à la gendarmerie se déroula, le mieux du monde. Après quelques explications sur les raisons de notre fugue, deux ou trois appels téléphoniques à différents services, on nous fit manger un peu

avant le retour prévu à l'orphelinat. Retour sans gloire devant le directeur visiblement en colère qui s'entretint quelques minutes en aparté avec les gendarmes. Dès leur départ nous eûmes droit à de sévères réprimandes puis au dortoir pour changer nos tenues humides et sales sous bonne escorte. Les retrouvailles avec nos camarades d'infortune furent plus difficiles encore ; les caïds se moquèrent de notre initiative et nous bousculèrent devant la majorité silencieuse tandis que je lisais dans les yeux de beaucoup, une espèce d'admiration d'avoir tenté ce que chacun souhaitait faire, sans oser le dire et sans en avoir le courage.

La famille d'accueil... et le retour à la maison...

Les choses évoluèrent très vite et une semaine après, l'assistante sociale qui suivait notre dossier, nous fit appeler devant le directeur et nous annonça que nous allions quitter le pensionnat et qu'une solution avait été trouvée avec le juge pour enfants. Un instant, je crus en notre retour à la maison. Il n'en fut rien : nous partions vers une famille d'accueil. Nouveau départ discret et en voiture avec notre assistante vers la banlieue est de Troyes dans un lieu-dit : « Chanteloup ». L'accueil dans notre nouvelle résidence fut chaleureux, et la mère soucieuse de nous être agréable. Pendant que les formalités de notre séjour se traitaient dans la cuisine, les deux filles de la maison, à peu près de nos âges, nous firent visiter notre petite chambre et découvrir l'environnement.

La maison était grande, simple, et pas de la première jeunesse. Perdue dans la campagne non loin d'un lac et proche d'une petite forêt, elle me sembla agréable à vivre. Le père nous fit aussi bonne impression, essayant gauchement de nous distraire, situant son « domaine » dans cette banlieue éloignée de Troyes. L'assistante nous embrassa et déclara avec conviction : « Ici, vous serez bien ». Ce fut le cas l'ambiance était détendue et chaleureuse, les deux filles nous considérant spontanément comme leurs frères et les parents ne faisant pas de différence entre nous. Seule ombre au tableau, l'école qu'il fallait, ici aussi, fréquenter.

Ici, beaucoup de temps libre à courir dans la campagne, à tenter de pêcher, dans le lac voisin, avec des cannes de fortune, d'improbables poissons. Mère vint nous voir et nous trouva bien. Naturellement, nous souhaitions toujours revenir à Survannes et mère nous redit, pour nous rassurer une fois encore, que ce serait pour bientôt.